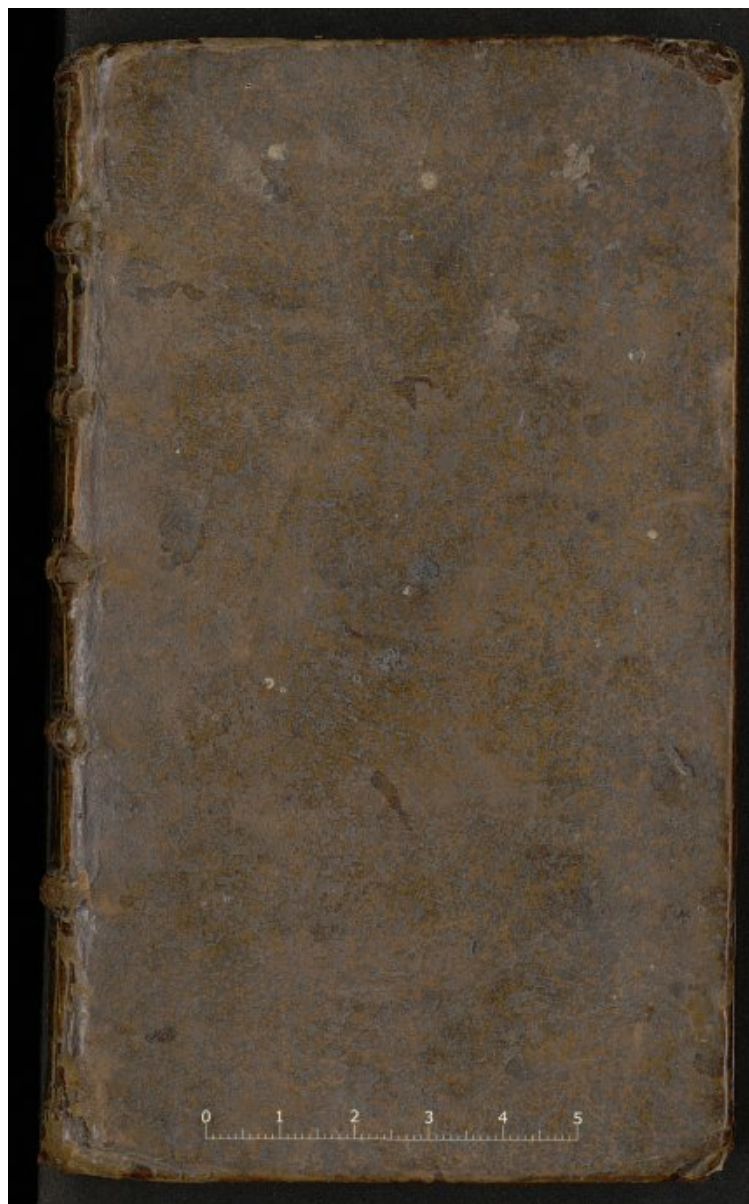
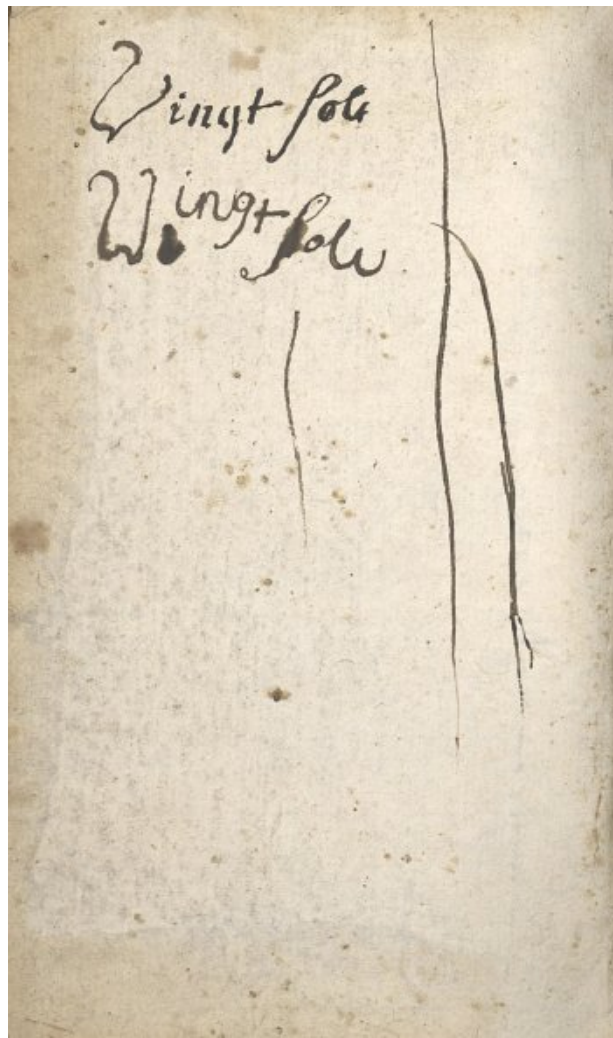
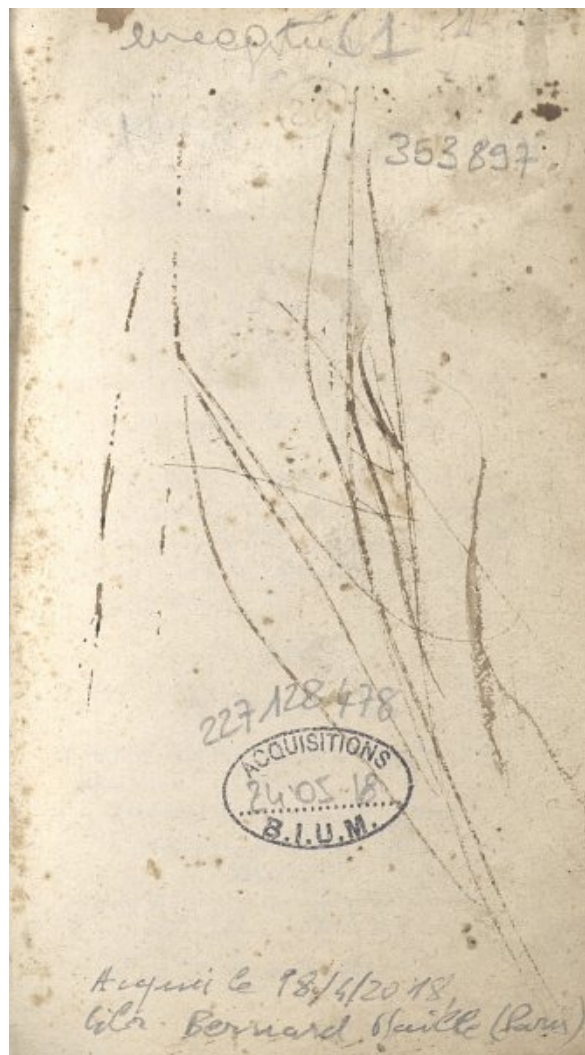


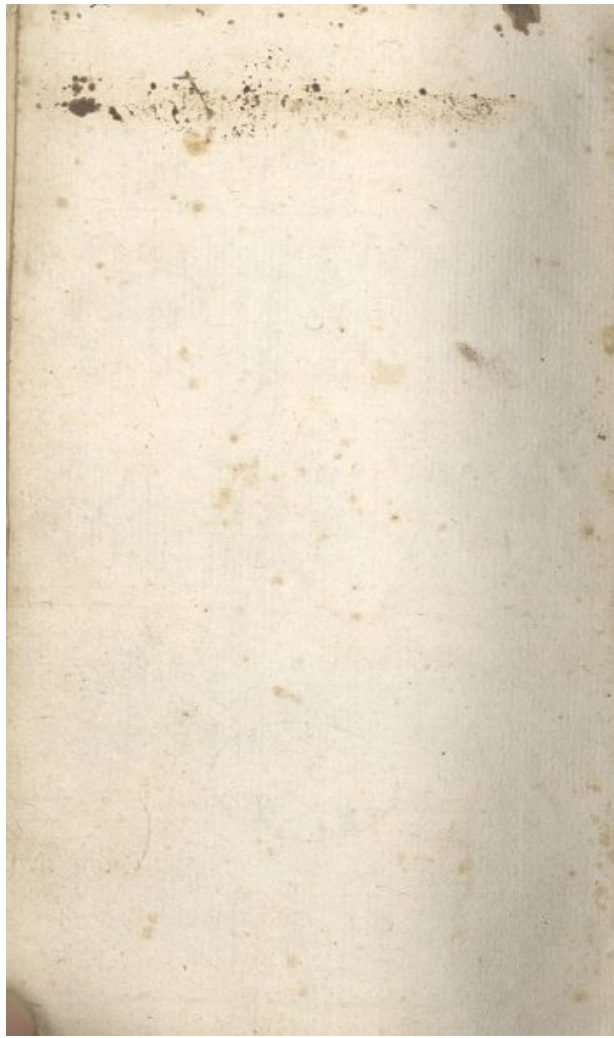
Blegny, Nicolas de. Observations sur les maladies vénériennes, et sur des remedes qui les gueriffent promptement, feurement & facilement. Par M. de Blegny, Confeiller Medecin ordinaire de Monfieur, préposé par ordre du Roy à la recherche & verification des nouvelles découvertes de Medecine

*A Paris: chez la Veuve de Denis Nion, 1685.
Cote : 353897*









OBSERVATIONS
SUR LES MALADIES
VENERIENNES,
ET SUR DES
REMEDES

qui les guérissent promptement,
seurement & facilement.

*Par M. DE BLEGNY, Conseiller Me-
decin ordinaire de Monsieur, préposé
par ordre du Roy à la recherche &
verification des nouvelles découvertes
de Medecine.*



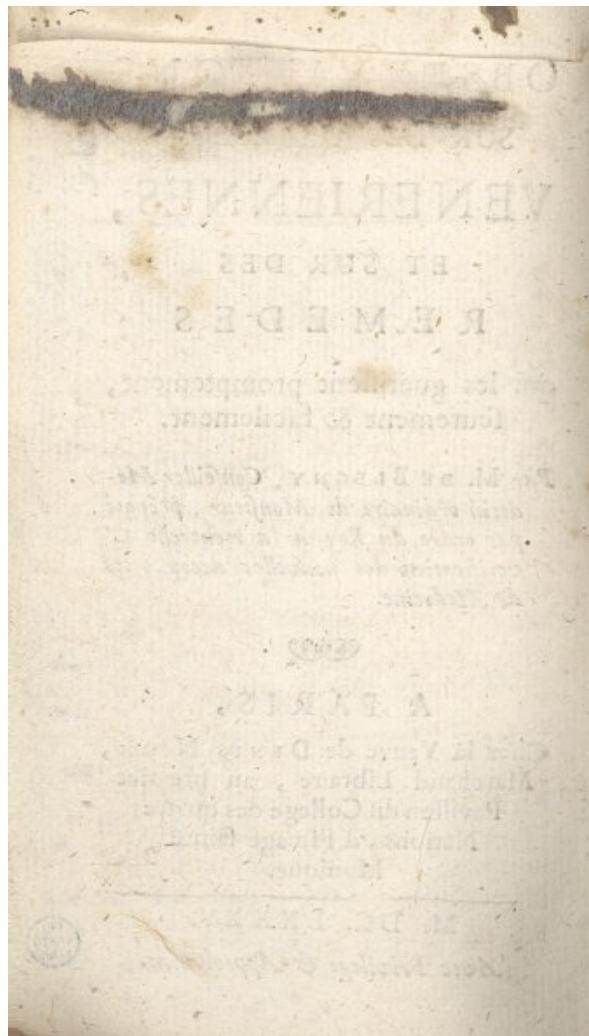
A PARIS,

Chez la Veuve de DENIS NION,
Marchand Libraire, au premier
Pavillon du College des quatre
Nations, à l'Image sainte
Monique.

M. DC. LXXXV.

Avec Privilege & Approbation.





A V I S.

IL n'y a rien de nouveau dans ce petit Livre que la premiere page, qu'on a dû changer à cause des nouvelles qualitez de l'Auteur, & de l'adresse de la Veuve qui s'est chargée du reste de cette Edition, qu'on a veu dès le commencement de l'année 1677. Depuis ce temps l'Auteur qui s'est confirmé dans ses sentimens, & qui en a convaincu le public par une infinité de belles Experiences faites en France & en Angleterre, auroit pû adjoûter un grand nombre de preuves testimonialles, à celles qui sont à la fin de sa Dissertation; mais il a été prevenu là dessus par la voix publique, & la Renommée a tant dit de choses en faveur de ses Remedes,

que les raisonnemens qu'on va lire, suffiront sans doute pour la conviction des plus incredules. En tout cas ils pourront tirer une plus ample satisfaction de son Art de guerir les maladies Veneriennes, qui comprend trois Volumes in 12. & qui a été imprimé en troisieme Edition par Estienne Michallet Libraire, près la Fontaine S. Severin, à l'Image S. Paul.





A MONSIEUR
MONSIEUR
BOURDELOT,

Premier Medecin de
Monseigneur le Prince.



MONSIEUR,

*Avant que ma Dissert-
ation eût esté leüe dans vo-
stre Academie, je ne pou-
vois me résoudre à la donner
au Public : quoy que j'aye*
ā

EPISTRE.

appuyé l'opinion que ie soutient par des raisonnemens invincibles, par des autoritez considerables, & par des experiences assurées: l'avous lieu de douter si elle trouveroit des Approbateurs; parce qu'elle est opposée à un préjugé qui est devenu presque universel, & que ceux qui devroient aussi-bien que moy desabuser les autres, sont trop interessez dans le party contraire pour travailler eux-mesmes à le détruire; mais depuis qu'elle a esté examinée en vostre presence sans que vous l'ayeZ con-

EPISTRE.

*damnée, j'ay crû que j'en
 devois attendre un sort plus
 favorable, & que je serois
 peut-estre assez heureux
 pour la voir publiée sous vos
 auspices, & par conséquent
 sans estre exposée à tout ce
 que j'en aurois dû craindre ;
 car comme vous estes si
 clair-voyant, que rien ne
 peut échapper à vostre pene-
 tration ; tout le monde sera
 convaincu de la verité que
 j'expose, dez qu'on la verra
 une fois établie par vostre
 aveu : mais aussi comme
 vous ne jugez des choses
 qu'apres les avoir penetrées*

à ij

EPISTRE.

à fond, personne ne doutera plus de la fausseté de ma proposition, s'il arrive qu'elle ne vous paroisse pas véritable.

Ces motifs, Monsieur, ne m'engagent pas seulement à supprimer ce petit ouvrage si vous le désapprouvez, mais ils me portent même à renoncer à tous mes sentimens, s'ils ne se trouvent pas conformes aux vôtres; parce que je sçay d'ailleurs qu'il y a souvent de l'incertitude & de la contrariété, dans les choses qui paroissent les plus assurées & les

EPISTRE.

plus probables , & que s'il est des rencontres où les hommes doivent douter de ce qui leur semble évident , c'est principalement en ce qui regarde les productions de leur esprit ; parce que leur imagination est toujours si remplie des idées qu'elle a conçues , qu'elle ne permet pas à leur jugement d'étendre ses considérations sur d'autres choses , & qu'il ne prend ses conclusions que sur des prejugez , qui les rendent aussi incertaines que leurs principes sont peu assurés , outre qu'ils sont

à iij

EPISTRE.

ordinairement aveuglez
par les effets de l'amour pro-
pre, abusez par la complai-
sance de leurs amis, &
trompez par le témoignage
des indifferends.

Mais, Monsieur, ce
Discours n'est pas simple-
ment de ceux qui peuvent
estre Critiquez; comme il
tend à détruire une opinion
dont la pluspart des gens
sont prevenus; il est parti-
culierement sujet à la Cen-
sure, & il ne peut subsister
par consequent, sans l'au-
thorité d'un Personnage, qui
soit tout ensemble, integre

EPISTRE.

ſçavant & illuſtre, non ſeulement pour confirmer tout ce qu'il contient par une Approbation authentique, mais encore pour avoir un ſeur garand contre les ſuites ordinaires de la preoccupation, de l'ignorance & de l'envie.

*Cette neceſſité qui a fait balancer tant d'Autheurs, ſur le choix des perſonnes qui puiſſent proteger leurs ouvrages, ne m'a pas donné lieu d'heſiter dans le diſcernement que j'avois à faire :
Je ſçay, Monsieur, combien vous eſtes audeſſus de*

à iiij

EPISTRE.

cette lâche Politique , qui
porte aujourd'huy tant de
gens à louer des choses qu'ils
ne croient pas dignes d'estre
approuvées , & toutes les
actions de vostre vie sont
autant de preuves indubita-
bles de vostre intégrité ; Les
grands succez des Cures que
vous avez entreprises, pour
rendre la santé à tant de per-
sonnes illustres , les doctes
instructions que vous don-
nez libéralement depuis si
long-temps, à tous ceux qui
se rendent à vostre celebre
Academie , & les correspon-
dances que vous avez tou-

EPISTRE.

jours eû avec tous les sçavans de l'Europe, sont des circonstances qui ostent la liberté de douter de vostre profond sçavoir ; enfin la renommée qui a rendu vostre Nom si fameux dans tous les lieux du monde, a déjà publié tant de choses à vostre avantage, qu'elle ne peut presque plus rien adjouster à la gloire qu'elle vous a procurée.

Que si je suis assuré par tant de précieux témoignages, d'avoir rencontré dans vous seul toutes les rares qualitez que je devois re-

à v.

ÉPISTRE.

chercher, le favorable accueil que trouvent auprès de vous tous ceux qui s'attachent à cultiver les sciences, & particulièrement la Médecine, & l'heureux accueil que j'y ay trouvé moy-même, à l'occasion des ouvrages que j'ay déjà publiés, me font croire que j'obtiendray de vous, tout ce que vous me pourrez légitimement accorder : Cependant, Monsieur, j'ose vous dire que ces considérations ne sont pas les seules qui me donnent lieu d'espérer; vous avez approuvé avantageu-

EPISTRE.

*sement mon Art de guerir
 les Maladies Veneriennes,
 l'opinion que je pretend
 prouver y estoit exposée, &
 si j'avois affecté de la traiter
 d'abord assez problemati-
 quement, je m'en estois assez
 expliqué pour l'insinuer
 dans les esprits dociles, &
 pour porter les Critiques à
 la combattre s'ils avoient eû
 de quoy la destruire ; si bien
 que je puis dire que vous
 l'avez déjà en quelque fa-
 çon autorisée, & que vous
 vous porterez, peut - estre
 d'autant plus volontiers à
 la maintenir, que ses Ad-
 â ij*

ÉPISTRE.

versaires ne sont fondez
que sur une prevention, qui
ne peut jamais estre soutenüe
par aucun raisonnement
vray-semblable.

Il est vray qu'ils recou-
rent à l'experience comme à
un refuge assuré ; mais ce
n'est pas assez pour demen-
tir ce que j'avance, d'avoir
reçonu par des épreuves réi-
terées la vertu du Mercure,
& l'impuissance de quelques
autres medicamens pour la
guerison de la Verolle ; par
ce que ces espreuves ne peu-
vent présupposer qu'un dou-
te auquel il faut necessaire-

EPISTRE.

ment renoncer; lorsque par de nouveaux essais on est parvenu au but de la recherche, ainsi je ne vois pas de quel costé ils se pourront sauver dorenavant; car comme j'ay voüé mon travail à l'Utilité publique je ne pretends point faire de mystere des choses que j'ay découvertes, & je leur fourniray bien-tost dans la seconde Edition de mes premieres Observations, dequoy se convaincre par eux mesmes de la verité que je tâche d'establir.

Avec tout cela, Mon-

ÉPISTRE.

sieur, je prevois bien
que ce n'en sera pas assez
pour quelques opiniâtres,
Et ie suis persuadé qu'ils
ne connoistront jamais
l'erreur où ils sont, si
vous ne les desabusez par
l'agrément de l'Ouvrage
que ie vous presente;
mais aussi pour peu qu'il
soit appuyé de vostre Prote-
ction, ie suis certain que tou-
tes les maximes qu'il con-
tient demeureront constan-
tes & avérées; parce que
tout le monde sçayt que
vous ne souffrez point
les faussetez ny les im-

EPISTRE.

postures , & que comme
un autre Hypocrate vous
consacrez religieusement
tous les momens de vo-
stre vie à l'examen des
veritez Phisiques , & à
l'estude de toutes les au-
tres choses qui dependent
de vostre Profession. C'est,
Monsieur , ce qui vous
a remply de ces vives
lumieres , qui peuvent
donner de l'esclat à tout
ce qu'il y a de plus obs-
cur ; c'est ce qui vous
a procuré l'avantage de
ne trouver jamais de
difficultez qui puissent vous

EPISTRE.

arrester dans les recherches que vous faites ,
& c'est enfin ce qui fait
que vos jugemens sont
d'un si grand poids qu'ils
passent pour des Decisions
incontestables parmy tous
les Sçavans du sie-
cle.

Après tout , Monsieur ,
tel que soit le succez de
mon dessein , je sçay
que j'en tireray toujours de
tres - grands avantages ;
car si vous permettez
que ma Dissertation soit
mise à l'abry de vostre
Nom , je seray assuré

ÉPISTRE.

de n'avoir plus rien à redouter, & si vous ne la croyez pas digne de vostre Protection, je trouveray dans les difficultez que vous m'opposerez des connoissances que ie ne pourrois tirer d'ailleurs; Enfin soit que j'aye la satisfaction de la voir imprimée, soit qu'elle ne paroisse jamais au jour, ie seray tousiours assez heureux, si vous la regardez comme un effet de la passion que j'ay d'estre assez connu de vous, pour vous tesmoigner de

EPISTRE.

plus en plus par mes
assiduitez, par mes re-
spets, & par mes servi-
ces, combien ie suis

MONSIEVR,

Vostre tres-humble tres-obéissant &
tres-affectionné Serviteur,

DE BLEGNY.



Extrait du Privilege du Roy.

PA R grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 21. jour de Mars 1674. signé DES VIEUX, & scellé. Il est permis à NICOLAS DE BLE-GNY, Chirurgien Ordinaire de la Reine, de faire imprimer par tel Imprimeur, en tel Volume, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, les Observations qu'il a faites sur l'*Art de guerir les Maladies Veneriennes*, & ce pendant le temps & espace de dix années, à commencer du jour qu'elles seront achevées d'imprimer, avec deffenses à tous Libraires-imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdites Observations, sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere, à peine de confiscation, amande, dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris le 12. May 1674. suivant l'Arrest du Parle-

ment du 8. Avril 1653. & celui du Conseil
Privé du Roy du 27. Février 1665.

Signé, THIERRY, Scindic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere
fois le 14. Decembre 1676.

A P P R O B A T I O N

De Messieurs les Doyen &
Docteurs Regens de la Facul-
té de Medecine en l'Uni-
versité de Paris.

Nous Doyen & Docteurs regens en
Medecine de la Faculté de Pais :
ouy le Rapport de Messieurs Quartier &
le Moyne, aussi Docteurs de la mesme
Faculté, deputez par elle pour lire une
Dissertation sur la possibilité de guerir
la Verolle sans Mercure, composée par
Nicolas de Blegny, Chirurgien ordinai-
re de la Reyne. Consentons que ladite
Dissertation soit imprimée. Fait à Paris
le 1. Novembre 1676. Signé

A. J. MORAND Doyen.

DISSERTATION,
*Sur la possibilité de guerir
 la Verolle sans Mercure
 & sans Flux de bouche.*

EN T R E les parties de la
 Chirurgie, l'Art de guerir
 les Maladies Veneriennes
 est peut-estre celle qui de-
 mande le plus de probité, de
 science, & d'esprit : Toutes
 les autres consistent ou à
 quelques Operations dont le
 succez dépend seulement de
 l'adresse & de la subtilité des
 Operateurs, ou à quelques
 pensemens dont on peut ren-

A



dre les suites salutaires , en observant quelques circonstances qui sont presque toujours sensibles ; mais pour pratiquer avantageusement celle cy , ce n'est pas assez d'operer dextrement & sans peril , ny d'appliquer les remedes extérieurs avec beaucoup de circonspection , il faut encore penetrer tout ce qu'il y a de plus difficile dans la Medecine , & apprendre par ce moyen à faire un bon usage des remedes intérieurs, parce que c'est seulement par eux qu'on doit prevenir ou reparer, les indispositions que la matiere verolique peut faire au dedans ; Ce motif qui

devroit porter tous ceux qui pratiquent cet Art à des meditations & à des recherches continuelles , ne produit , neanmoins cet effet que dans un tres-petit nombre de personnes , & la plus grand part se contentent de travailler ou selon les maximes de leurs Maistres , ou selon la doctrine de ceux qui ont écrit de la nature de ces Maladies & de leurs Remedes, dans le temps qu'on nommoit encore qualitez occultes , toutes celles qu'on croyoit indépendantes du chaud , du froid , du sec, & de l'humide , & cela sans se mettre en peine d'examiner serieusement si leurs Dogmes

A ij

sont bien fondez , si l'estude des autres choses ne peut pas rendre leurs methodes plus assurees , & s'il n'est pas possible de decouvrir par de nouvelles Observations , des veritez tout ensemble inconnues & importantes , ce qui fait qu'ils ne sont jamais en estat de rendre raison de leur pratique , & qu'ils confondent à tous momens dans leurs discours la cause & l'effet , l'agent & le patient , la maladie & les symptomes , ce qui est essentiel ou accidentel au sujet ; en un mot , ce qui est propre ou independant des Malades & de leurs indispositions ; mais aussi

comme ils se forment des Idées fausses & confuses , leurs entreprises sont dangereuses & incertaines , & ils sont souvent d'autant plus mal-heureux , qu'ils ne sont jamais assez sçavans pour diversifier leurs remedes , selon les differences notables qui se trouvent dans la nature des maux , & dans les dispositions particulieres de ceux qui les souffrent.

Que si le peu d'attache qu'ils ont à l'estude les rends sujets aux disgraces , le mépris qu'ils font des nouvelles Experiences leur oste de grands avantages , & ils ont souvent le chagrin de voir achever

A iij.

par les autres ce qu'ils avoient mal commencé, ou du moins de prendre des leçons de ceux qu'ils devroient instruire; parce que n'estant pas naturellement laborieux, ils se portent volontiers à croire qu'il n'y a rien d'inconnu dans la Nature, & que la Médecine n'aura jamais de meilleurs remèdes que ceux qui sont de l'usage ordinaire.

C'est ainsi que plusieurs Auteurs ont avancé que le Mercure est l'unique remède de la Verolle, sans avoir fait les reflexions & les épreuves nécessaires pour vérifier cette opinion, & c'est de la sorte qu'elle est aujour-

d'huy autorisée par la plus grand part des fameux Praticiens, qui la reçoivent parce que tout le monde en convient, & qui ne l'examinent point parce qu'ils apprehendent l'application & le travail ; mais ils ne se contentent pas de demeurer ainsi dans l'erreur, ils tâchent encore d'y entretenir les autres hommes, & ils font passer les nouvelles découvertes pour des impostures, les remèdes extraordinaires pour des poisons, & ceux qui trouvent ces choses pour des trompeurs. Il est vray qu'ils reconnoissent presque tous maintenant, que le sang a

A iiij

son principe au cœur, qu'il en part & qu'il y revient perpétuellement par un mouvement circulaire, & qu'on trouve des réservoirs & des conduits par où le chyle y est porté. Il est vray encore qu'ils employent depuis quelque-temps un grand nombre d'excellens remèdes qu'ils ne tiennent que des Empiriques & des Chymistes; mais on sçait aussi qu'*Harveus* Pecquet, Paracelse Vanhelmont, & tant d'autres illustres Inventeurs ont esté décriez comme la fausse monnoye durant leur vie, & qu'on ne leur a rendu justice qu'après qu'ils ont esté privez par la mort du pouvoir

de faire des jaloux.

Quoy qu'il en soit, il est certain qu'on a vû tant de gens s'élever contre quelques Medecins & quelques Chirurgiens, qui ont proposé pour la guerison de la Verolle des remedes plus aisez que le Mercure, & des voyes plus naturelles que la salivation, qu'ils ont esté contraints d'abandonner ce party; & s'il s'en est trouvé quelqu'un qui ait eu plus de resolution que les autres, il s'est trouvé à la fin accablé par des caballes & par des intrigues dont il n'a jamais pû se parer.

En effet, quel moyen de se mettre à couvert des méchans.

A . v .

desseins de tant de gens qui ne cherchent qu'à nuire , & qui sont dans un employ qui leur donne lieu de prévenir ou de tromper l'esprit de la plupart des Malades : Car comme on trouve d'autant plus de facilité à les persuader , qu'ils ont tousiours de la confiance en ceux qu'ils consultent , & qu'ils n'ont pas assez de connoissance pour leur faire rendre raison de leurs propositions , dès qu'ils leur ont une fois oui dire qu'il n'y a que le Flux de bouche qui peut emporter la Verolle, & qu'il n'y a que les Charlatans qui promettent de la guerir autrement ; ils n'écou-

rent plus toutes les autres choses qu'on peut dire sur cette matiere ; ils croient que toutes les maximes qui sont opposées à celle-là, sont autant d'erreurs & de suppositions, & ils ont mesme de la peine à croire que le Mercure puisse exciter d'autres évacuations salutaires : mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'ils ne croient pas mesme avoir la liberté de se plaindre, quand ils ont esté mal-traitez par ce remede ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui soient assez hardis pour le faire, on les fait passer pour des Malades imaginaires ; on attribue à des se-

A vj

rositez bilieuses les méchans effets de la matiere Verollique ; & (comme si l'on parloit à des enfans qu'on veut amuser) on leur dit que le Mercure est un furet dont elle fuit mesme les approches , tellement qu'ils sont obligez de se croire parfaitement gueris , pendant qu'ils souffrent encore des accidens insupportables ; au lieu que s'il arrive la moindre indisposition à un homme qui aura esté traité par d'autres moyens , on ne manque pas de la rapporter à sa premiere maladie, on luy persuade que cette circonstance jointe à celle de n'avoir pas esté pensé par ce

qu'ils appellent la bonne methode, sont des marques indubitables de l'imperfection de la Cure qu'on a pretendu faire ; & souvent pour une petite galle qui sera venuë dans un endroit où la piqueure d'une puce l'aura obligé de se gratter, on l'engagera à souffrir le Mercure avec d'autant plus de danger, qu'il ne se trouvera plus dans son corps de matiere propre à diminuer l'activité de ce mineral ; d'où vient qu'il est alors assez fortement agité par la chaleur des parties qui le reçoivent, pour estre sublimé jusqu'à la teste, où il cause necessairement des simptoms effroyables.

Il faut avouer néanmoins, que ce médicament produit des effets admirables, dans les sujets qui se trouvent propres à recevoir son action, & qu'il y a une infinité de personnes qui ne doivent leur guérison qu'à ce remède ; J'avoue même, que plusieurs sçavans Médecins en ont tenté vainement un grand nombre d'autres, & que nous n'avons presque encore vû que des ignorans & des fourbes qui se soient vantés d'en avoir de plus doux & de plus faciles : mais si le Mercure guérit presque toujours radicalement la Verolle, ce n'est pas à dire

qu'il n'y ait point d'autres medicamens dans la nature qui puissent produire cet effet ; & si on n'a pas encore publié des moyens équivalens , il ne s'ensuit pas qu'il ait esté impossible d'en trouver.

En effet , tous ceux qui pratiquent aujourd'huy la Medecine avec un peu d'application , ne découvrent-t-ils pas dans les remedes qu'ils emploient , des qualitez d'autant plus surprenantes, qu'elles avoient esté auparavant inconnuës à tous les autres , ou pour mieux dire , a t-on veû quelque espece de maladie qui n'ait pû estre guerie

que par un seul remede ; & si le Mercure nous manquoit pour celle-cy , seroit-il possible que les Malades ne pûssent tirer du secours d'ailleurs ; non non , comme nous sommes asseurez qu'un pays peut produire ce qu'un autre n'a point , & que les indispositions qui nous paroissent les mesmes , ne sont jamais essentiellement uniformes , il y a lieu de croire que la Providence divine n'a donné tant de differentes qualitez aux medicamens , qu'afin que les uns puissent suppléer au defaut & à l'impuissance des autres.

D'ailleurs , ne sçait-on pas

que pour guerir les Maladies dont les causes sont attachées aux humeurs comme dans la Verolle, la Nature chasse dehors tout ce qui l'opprime toutes les fois qu'elle est assez ébranlée pour cet effet ; & peut-on douter qu'il n'y ait point de drogues dans la Médecine, qui la puissent émouvoir aussi fortement que le Mercure : mais quand même ce mineral seroit le plus puissant de tous les remèdes, s'ensuivroit-il de-là qu'il le faudroit tousiours nécessairement employer pour chasser la maladie dont ie parle, puisqu'elle est plus facile à guerir que beaucoup d'autres ; en-

fin, quand il n'y auroit point d'indisposition plus opiniâtre que celle-là, y auroit-il lieu de croire qu'il faudroit les mesmes efforts pour la détruire dans tous les Malades, puisque la Nature se met souvent d'elle mesme dans un mouvement assez fort pour pousser sa cause au dehors, soit par les voyes des sueurs, des selles & des urines, soit par celles qui servent aux évacuations menstruelles dans les femmes, ou à la sortie du sang grossier & melancolique dans quelques hommes qui ont des Hemorroïdes réglées, soit enfin par les moyens dont elle se sert pour

former les absez extérieurs ;
ce qui paroist évidemment
dans les Bubons Veneriens ,
qui laissent toujours le corps
sain, quand ils ont esté arre-
stés , digerez , & nettoyez
parfaitement.

Aussi quoy que les Anglois,
les Alemans , & quelques
autres peuples de l'Europe
ayent le Flux de bouche en
horreur , & que pour ce sujet
ils ne souffrent presque point
ny les frictions ny les par-
fums de Mercure , on ne voit
pas que la Verolle , qui est
si commune dans leur pays ,
y fasse perir un plus grand
nombre de personnes que
dans le nostre. Je sçay bien

qu'on peut dire que sans les guerir parfaitement , on peut bien les delivrer des accidens qui leur arrivent , en évacuant par des moyens communs, les serositez épanchées qui les causét & qui les entretiennent, & qu'on peut encore prevenir leurs plus funestes suites , en reïterant de temps en temps l'usage de ces mesmes moyens : mais quelle apparence y a-t-il de croire , qu'il n'y ait point de Medecins estrangers assez sçavans pour connoistre la faute qu'ils feroient en cela , ou qu'ils soient tous assez méchans pour abuser ainsi les Malades , & pour les laisser

toute leur vie dans la malheureuse nécessité d'estre traité tant de fois : mais enfin , quand on ne voudroit point entrer dans toutes ces considerations , qui peut douter qu'un mesme effet ne puisse estre produit par des causes differentes ; & si ce dogme n'estoit pas aussi connu qu'il est veritable , quelle raison auroit-on de se fier aux Medecins qui se servent tous de differends moyens pour satisfaire à des indications simples & univoques.

Après tout , je ne suis pas le seul qui a reconnu la verité que je pretends prouver. Le Docte Fernel dont on ne

ſçauroit aſſez honorer la me-
moire, ne ſoutient pas ſeule-
ment dans ſon Traité des
Maladies Veneriennes, que
la Verolle peut eſtre guerrie
ſans Mercure, il s'eſſorce en-
core de prouver qu'on doit
abandonner ce remede com-
me pernicieux, & qu'on doit
preferer le regime propre,
les ſudorifiques & les purga-
tifs, au ſujet dequoy il rapor-
te diverſes experiences, &
entre-autres celle qu'il fit
luy-meſme dans la perſonne
de Monsieur de Meſieres,
alors Prieur de S. Denys de la
Chartres, qu'il guerit en aſ-
ſez peu de temps avec des
remedes aizez, apres avoir

esté manqué douze fois par le Mercure.

Le sçavant Mr Riviere, dans le Livre de ses Observations, dit qu'il a guery plusieurs Verollez en vingt jours par les purgatifs & par les decoctions sudorifiques, de quoy il rapporte diverses exemples, & entre-autres celle d'un homme qui avoit la Verolle depuis douze ans, & qui avoit esté traité plusieurs fois inutilement par la Diette & par le Mercure, a qui il rendit neanmoins la santé par l'usage frequent des purgatifs, & d'une decoction sudorifique preparée avec les coquilles de noix, & l'antimoi-

ne ; & dans le Livre des Observations qui luy ont esté communiquées, il dit qu'un Particulier qui pratiquoit la Medecine à Paris, guerit parfaitement Henry III. de la Verolle, par un remede tres-simple qu'il avoit appris d'un Turc, quoy que ce Prince avoit esté auparavant manqué par les plus habils Medecins & Chirurgiens du Royaume.

Du Laurens, qui a excellé entre les Medecins & les Anathomistes de son temps, soutient que le gayac, l'eschine, & la falsepareille, peuvent emporter la Verolle, & il dit mesme que plusieurs
ont

ont esté gueris de cette maladie par des exercices violens & reiterez. Ranchin ordonne pour le mesme effet les trois sudorifiques que je viens de nommer, y ajoûtant le sassafras; & il croit aussi que les verolez peuvent trouver du secours dans l'agitation du corps, lors qu'elle est assez forte pour exciter la sueur. De Vigo qui a fait un tres-grand usage du Mercure, & qui est l'inventeur de plusieurs compositions où il entre, n'a pas laissé d'enseigner dans ses œuvres la maniere de guerir la Verole par d'autres moyens. Mathiolle dans son Commentaire sur Dioscoride, assure

B

que plusieurs ont esté gueris par un vin composé de Gayac & de quelques autres drogues. Garcias du Jardin dans son Traité des drogues & épiceries, & Dalechamps dans son Histoire generale des Plantes, veulent que le mesme Gayac soit un remede infallible contre la maladie que j'ay dite. Emanuel Aranda dans la Relation de la captivité d'Alger, assure qu'un Verolé trouva sa guerison dans le vivre & dans le travail des Galeres. Enfin Rondelet, Liebault, Silvius Mercurial, Campanele & plusieurs autres Medecins, ont proposé dans leurs Ouvrages diverses sortes de

remedes , qu'ils croyent du moins aussi assurez que le Mercure : mais comme on ne doit s'attacher aux autoritez qu'en temps qu'elles sont conformes à l'évidence & à la certitude , il vaut mieux considerer la chose en elle-mesme, en examinant ce qui constitue l'essence de la Verole , & ce qui doit arriver pour qu'elle soit accompagnée de ses symptomes ordinaires , parce qu'ayant une fois determiné la nature du mal & de ses accidens, il sera beaucoup plus facile de juger de la qualité des remedes qui la peuvent détruire , & de la possibilité qu'il y a d'en trouver d'autres que

B ij

le Mercure qui puissent produire cet effet.

Or si les observations que j'ay déjà publiées , prouvent suffisamment que la matiere Verolique est à peu près de la nature des venins, je veux dire qu'elle a tout ensemble de l'acidité & de la volatilité , que la Verole consiste essentiellement dans le mélange de cette matiere avec le sang , & que les accidens qu'elle produit ne sont que les suites de la fermentation qu'elle est capable d'y exciter , & les effets de l'action des ferositez salées qui s'échappent hors des vaisseaux , pendant le bouillonnement dont elle est accompagnée.

On sçait d'ailleurs que les suffrages de tant de celebres Medecins rendent ces propositions incontestables.

Cela estant ainsi presupposé, il est hors de doute que si l'on peut trouver dans le monde d'autres medicamens que le Mercure, qui soient assez volatils, liquides & penetrans, pour se mouvoir d'une maniere propre à penetrer toutes les parties du corps, à s'unir ou à se mesler avec les acides, & à fortir ensuite par des voyes qui leur soient naturellement propres, ou qui d'ailleurs y soient disposées, on emportera sans l'aide de ce Mineral, l'acide veneneux qui

B iij

fait la Verolle : or comme on sçait par experience qu'entre les sudorifiques interieurs, il y en a qui ont assez de volatilité pour se porter par un mouvement rapide, du centre du corps à sa circonférence, & pour entraîner par ce moyen les corpuscules heterogènes qui ne sont pas d'une nature propre à s'unir parfaitement avec les parties liquides ou solides. Il est déjà à presumer qu'on peut trouver parmi les medicamens de ce genre, des remedes capables d'emporter la matiere verolique ; d'ailleurs personne ne doute que la plupart des diuretiques n'ayent assez de liqui-

diré & de penetration pour se distribuer dans toute la masse du sang, pour se charger des acides qu'ils y rencontrent, & pour les entraîner hors du corps en les precipitant avec les urines, d'où l'on doit conclure qu'ils peuvent sinon ôster les accidens de la Verole, du moins emporter sa racine, en separant d'avec le sang la cause & le levain des fermentations qui leur donnent naissance. Il est vray que les fudorifiques que je viens de dire, suivent le mouvement du sang, & passent à la circonference du corps avec trop de vitesse, pour emporter tous les acides

B iiij

qui se trouvent répandus dans les entrailles & hors des vaisseaux ; & il est vray encore que les dieuretiques ne font portez qu'avec le sang dans les parties éloignées , c'est à dire qu'ils ne sortent pas des artères ny des veines pour y rentrer en après, comme ils devroient faire pour se charger des acides qui sont attachez aux chairs & aux membranes des extremités, & pour les entraîner ensuite par les voyes des urines : mais tout cela ne marque au plus que la nécessité d'employer en mesme temps ces deux sortes de remèdes , & on ne peut pas inferer de là , que leur usage

puisse estre infructueux pour la cure de la maladie d'ot je parle.

Il faut avoüer neanmoins que tout ce qu'il y a d'acides veneriens dans les verolez, ne peuvent pas toûjours estre emportez pas des medicamens qui traversent toutes les parties du corps avec tant de promptitude, parce qu'ils sont quelquefois en partie embarrassez avec des phlegmes épais, avec la sanie des ulceres, avec les chairs excroissantes, & avec les impuretez qui forment ces abcez qu'on appelle froids; mais en ce cas il est toûjours possible d'aider la force de ces remedes par la vertu de quelques autres, & il

B v

est certain qu'on peut épuiser ces matieres grossieres par l'usage frequent des purgatifs un peu forts, ou mesme les confirmer par celuy des rizzannes dessicatives, qui détruisent les superfluitez du corps en augmentant considerablement la chaleur naturelle, & en les poussant d'ailleurs en partie par les pôres, & en partie par les voyes des urines.

On doit donc conclure qu'en employant également les sudorifiques subtils, les dieuretiques liquides, les decoctions dessicatives, & les purgatifs quelquefois un peu forts, on pourra oster tout ensemble & la cause & les accidens de la

Verole : Mais si l'on veut estre plus fortement convaincu de cette verité, il n'y a qu'à prendre garde, que de quelque nature que soient les matieres impures qui font les maladies interieures en se meflant avec le fang , ou en s'attachant aux autres parties du dedans , elles en peuvent estre separées par ces moyens , puisque ce n'est principalement que par eux qu'on guerit les rheumes & les rheumatismes , l'apoplexie, la paralisie, la convulsion, l'hidropisie, la fièvre, le pourpre, & la peste mesme.

D'ailleurs si l'on veut descendre de cette consideration générale, à celle qui prouve

particulièrement qu'on peut
ôter par ces remèdes les ma-
ladies qui ont pour cause l'a-
bondance des acides, & dans
lesquelles toutes les serositez
deviennent picquantes & cor-
rosives comme dans la Vero-
le, on verra qu'ils ont esté les
seules causes de la guerison
d'une infinité de malades qui
ont souffert la tigne, la rogne,
la lepre blanche, & les herpes
miliaires & rongeants; & cha-
cun peut éprouver dans la ren-
contre qu'ils peuvent guerir
parfaitement les chaude-pis-
ses, les chancres, & toutes ces
autres indispositions qui sont
encore causées par les acides
veneriens. D'ailleurs, si l'on

veut faire quelque analogie des indispositions qui sont particulieres à l'homme, avec celles qu'on voit arriver dans les chevaux, on n'aura pas de peine à croire que le farcin n'aye une cause à peu près semblable à celle des maladies que je viens de nommer, & on pourra encore apprendre des Mareschaux, que si quelques-uns d'entre eux guerissent ce mal avec le Mercure, la plus grande part des autres ne l'emportent qu'en poussant avec d'autres remedes, par les pores, par les selles, & par les urines.

En effet, si l'on fait quelque reflexiõ sur la nature des dieuretiques, n'avouera-t'on pas qu'ils

font tres-propres à pousser hors du corps les acides, puis qu'ils sont ou liquides d'eux-mesmes, ou capables de precipiter des eauës dans quoy ces petits corps se dissolvent plus volontiers que dans le sang, ny dans toutes les autres liqueurs, & ne sçait-on pas que c'est pour cette raison que les urines sont toûjours salées, quelques douces & insipides que soient les choses qui servent de boisson. C'est ainsi que quelques-unes des maladies que j'ay nommées en dernier lieu, ont esté gueries par le seul usage du petit lait ou d'une tizanne de chien-dent; C'est de la sorte qu'un hom-

me de qualité a depuis peu fait guerir un cheval du farcin, en luy faifant boire durant plusieurs jours une tres-grande quantité d'eau commune. Enfin si l'on en veut croire un homme de probité de ma connoiffance, c'est en cette maniere qu'une femme fut guerrie l'année precedente de la Verole, feulement par l'infufion de la coloquinte dans le vin blanc.

Quoy qu'il en foit, quand ce remede n'auroit pas eû afsez de force de luy-mefme pour produire cét effet, on ne peut pas douter qu'il n'ait pû ébranler afsez confiderablement la nature, pour l'exciter

à se décharger des impuretez dont elle estoit opprimée, & qu'il n'ait pû augmenter suffisamment la force de son mouvement pour la porter à purifier tout le corps, puis qu'il est vray qu'elle le fait souvent sans un pareil secours, & qu'on sçait d'ailleurs qu'un flux d'urine impreveu, a terminé plus d'une fois des maladies universelles, & des abcez ou d'autres indispositions particulieres de la poitrine, du ventre, ou des autres parties du corps.

Pour ce qui est des sudorifiques, ils ne font pas d'un effet moins considerable, ils empêchent la coagulation du sang, qui est le premier effet que

les acides veneriens, les venins & la matiere pestilente produisent dans cette precieuse liqueur ; & quand ils n'ont pas esté donnez assez à temps pour la prevenir , ils la détruisent par une dissolution salutaire, & ils excitent si puissamment la nature à chasser par les pores les choses qui luy sont contraires, qu'ils sont les plus assurez remedes aux morsures des animaux veneneux , que ce n'est souvent que par eux qu'on peut guerir la peste , & que les Indiens n'ont point de meilleurs moyens pour se mettre à couvert des méchans effets de la Verole. Il est vray que leur guerison est ordinai-

rement plus apparente que réelle, parce qu'ils n'employent que les seules decoctions des plantes sudorifiques dont j'ay parlé, & que ces decoctions sont plus propres à consumer les serositez qui sont les accidens de cette maladie, qu'à tirer hors des vaisseaux la matiere impure qui les fomentent; mais il est vray aussi qu'elles excitent quelquefois dans le sang une fermentation assez vehemente, pour donner lieu à la nature d'en separer tous les acides veneriens, & de les deposer ensuite dans les chairs des extremittez, d'où ils sont d'autant plus facilement tirez qu'ils se dissolvent tou-

jours dans les serofitez qui
forment la sueur.

Mais si nous en voulons voir
des effets d'autant plus surpre-
nans , qu'on ne les peut pres-
que jamais obtenir par l'action
du Mercure ny par la conti-
nuation du flux de bouche ; Il
n'y a qu'à rendre les compo-
sitions qu'on en fait en partie
dieuretiques , & on verra par
exemple que les decoctions
de cette qualité, font souvent
disparoistre les duretez de la
chair, des ligamens & des mem-
branes , & les elevations des
os & des cartilages , & l'on
verra encore que le seul anti-
moine diaphoretique , melle
avec une certaine liqueur ape-

ritive guerit les gonorrhées les plus rebelles ; C'est par une experience à peu près semblable, qu'un sçavant Escuyer guerit il y a quelque mois avec de l'anthimoine ainsi préparé, un cheval malade qu'il n'avoit pû remettre par aucun autre moyen : il luy en fit prendre deux onces chaque jour durant trois semaines dans la decoction de parietaire, après quoy l'animal devint plus vigoureux, il luy vint de fort grosses galles sur toute la peau, & peu de jours après on luy vit tomber le poil ; mais de maniere qu'à mesure que le nouveau s'accrut toutes les galles tomberent, & qu'il re-

couvrit en peu de temps la santé & la beauté qu'il avoit perduës.

A l'égard des purgatifs, on a éprouvé tant de fois qu'ils peuvent tirer les impuretez & les superfluitez de toutes les parties du corps, que ceux mesmes qui ne veulent point traiter la Verole sans Mercure, penseroient aussi l'avoir guerrie imparfaitement, s'ils n'avoient purgé plusieurs fois leurs malades devant & après l'effet de ce remede, & l'on ne voit que trop souvent le retour des fièvres & des autres maladies interieures, à ceux en qui on les a voulu épargner; mais pour ne parler que des bons

effets qu'ils produisent dans les maux qui ont pour cause les acides Veneriens, ne sçait-on pas qu'ils contribuent du moins autant que tous les autres remedes, à la guerison des chaude-pissès & des chancres veroliques ; & n'y a-t'il pas eû un grand nombre de verolez, qui ont esté delivrez des pustules, des douleurs & de la pluspart des autres accidens de la Verole, en prenant de temps en temps des purgatifs pour retarder leur traitement jusques dans des saisons ou des occurrences commodes.

Au reste, si les autoritez que j'ay rapportées sont considerables, & si les raisonnemens

dont je les ay appuyées sont
judicieux, les experiences pu-
bliques que j'offre de faire, sont
des moyens que les plus in-
credulés pourront prendre,
pour se convaincre d'une ve-
rité qu'ils ne scauroient nier
qu'injustement; mais pour cel-
les que j'ay déjà faites en diffé-
rends temps, j'avouë que la
nécessité de taire les noms des
malades qui en ont profité, &
l'incertitude qui se trouve
quelquefois dans les signes de
la Verole, sont deux circon-
stances qui les pourroient ren-
dre douteuses. Cependant,
comme il y en a quelques-unes
qui ont esté faites sur des per-
sonnes en qui il s'est trouvé

des marques indubitables de cette maladie & de sa guérison, & qu'elles ont esté heureusement achevées en présence de gens qui en pourroient rendre un témoignage irréprochable, je croy qu'il est d'autant plus utile de les rapporter icy, qu'elles seront peut-estre suffisantes pour persuader ceux dont l'opiniâtreté ne va pas jusqu'à l'excez.

Un Gentil-homme Anglois trois mois après avoir esté traité d'un chancre, fut surpris d'une douleur de teste insupportable, & pour laquelle il se fit inutilement saigner deux fois, peu après tous ses cheveux tomberent, il luy vint quelques

quelques pustulles au front ,
& en moins de rien tout son
corps en fut couvert. Il con-
sulta son mal , & on luy dit
que c'estoit la Verole , com-
me en effet , il n'y avoit pas
lieu d'en douter ; mais preve-
nu de l'opinion qu'on a du
Mercure en son païs , il dit
qu'il aimoit mieux mourir
que de souffrir le Flux de bou-
che , & resolu de l'éviter à
quelque prix que ce fut , il
me pria de le traiter de quel-
qu'autre maniere ; ce que je
fis avec tant de succez , par
des remedes de la nature de
ceux que j'ay décrits , qu'a-
prés y avoir travaillé seule-
ment durant cinq semaines,

il fut remis dans une santé si parfaite, qu'il n'a pas souffert depuis la moindre indispositiō, quoi qu'il y a plus de deux ans que ce traitement a esté fait.

Un Estudiant en Medecine, qui avoit esté jugé atteint de la Verole, parce qu'il avoit trois chancres à la bouche, une pustulle crouteuse & fort large au perinée, & des douleurs fixes & nocturnes dans le milieu des gras des cuisses & des jambes, (ce qui avoit esté les suites d'une Chaud-pisse virulente & d'un Bubon qui avoit rentré) fut traité deux fois par le Mercure sans voir la fin de ses douleurs, qui le tourmen-

toient encore plus cruellement qu'auparavant, & quoy que les chancres de la bouche & la pustulle du perigné disparurent dès le premier traitement, il luy arriva peu après le dernier sous le prepuce & au siege, des verrues & des ulceres qui furent de nouvelles marques de la rebellion de son mal; mais parce qu'il avoit leû dans quelques Auteurs, que plusieurs Verolez avoient souffert le Flux de bouche sans estre délivrez de leur indisposition, & qu'ils avoient neantmoins trouvé leur guerison dans l'usage de quelques remedes assez communs, il ne se dé-

conforta pas tout à fait, & ayant appris que j'avois guéri plusieurs malades par des moyens nouveaux & extraordinaires, il me vint prier d'y travailler encore en sa faveur, & il fut si heureux dans ce dessein, qu'après l'avoir traité durant sept semaines, il se vit en estat d'accomplir un Mariage pour lequel on le pressoit fort, sans que sa femme ny deux enfans qu'il a eû d'elle, ayent souffert aucun accident qui puisse rendre sa guérison douteuse.

Un homme employé dans les Finances, qui avoit negligé fort long-temps la guérison d'un chancre qu'il avoit

au filet, se vit enfin surpris de douleurs cruelles dans presque toutes les parties de son corps, & qui ne furent pas seulement traitées sans fruit par les remèdes ordinaires aux rhumatismes ; mais qui furent bien-tôt accompagnées de plusieurs tubercules à la teste fort dures, d'un nodus sur l'os du coude près le poignet, & de deux autres sur la creste du tibia de la jambe droite. Cependant dans l'indispensable nécessité de continuer son employ ou de le perdre, il se resolut d'abandonner l'opinion commune pour s'en fier à l'expérience particuliere d'un de

ses amis , que j'avois guéry
peu auparavant sans retraite
& sans Mercure , dans cette
pensée il se mit entre mes
mains, & il n'y fut qu'à peine
deux mois sans éprouver
comme les autres , que ce
qui n'est pas universellement
connu , n'en est pas toujours
moins estimable , parce que
ce fut en moins de temps que
ses douleurs cessèrent , & que
ses nodus disparurent ; il n'y
eût que les tuberculles de la
teste qui ne furent entières-
ment abaissées que trois se-
maines après avoir cessé les
remedes generaux.

Mais ce n'est pas assez d'a-
voir éably par toutes ces

preuves la possibilité de guérir la Verole sans Mercure & sans Flux de bouche, il faut encore montrer la nécessité qu'il y a de la traiter quelquefois par d'autres moyens, afin d'engager les Chirurgiens qui les ignorent à les rechercher avec application. Cette autre vérité qui est encore moins connue que la première, n'est pas néanmoins difficile à prouver; on voit maintenant tant de gens, & particulièrement parmi les Etrangers, qui se refoudroient plutôt à mourir qu'à souffrir la salivation, que nous aurions le déplaisir d'en voir périr plusieurs par l'action &

par les effets de la matiere verolique , si nous ne pouvions pas en délivrer les malades par des évacuations plus ordinaires. D'ailleurs la retraite qui est si necessaire à tous ceux qui sont traitez par les Onctions, par les Emplastres, & par les Parfums de Mercure, est une démarche insupportable aux personnes qui portent la peine d'un crime dont elles sont innocentes, je veux dire à celles qui ont le mal-heur d'estre associées à des impudiques par le sacré nœud du Mariage, elle est toujours une note d'infamie pour les femmes, pour les gens publics, & pour ceux

qui mènent une sorte de vie régulière ; & elle est enfin souvent cause de la ruine des gens d'affaires, des Commis-fionnaires, des domestiques, & généralement de ceux dont les emplois ne peuvent jamais vaquer.

Cependant si les malades trouvoient toujours dans cette retraite le secours qu'ils y vont chercher, ils trouveroient peut être aussi dans leur desastre quelque peu de consolation ; mais la plupart en sortent ou mal guéris, ou après y avoir souffert cruellement, & quelques-uns mêmes y reçoivent le coup de la mort de la main qui devoit

les tirer du peril où ils estoient exposez, parce qu'il ne se trouve pas par tout des Chirurgiens assez sçavans & assez experimentez pour faire un bon usage du Mercure, & que les plus ignorans s'ingèrent aujourd'huy de l'employer avec tant de temerité, qu'ils ne demandent jamais du conseil que quand leurs fautes sont irreparables.

Mais quand les Chirurgiens capables seroient toujours à la disposition des malades, s'en trouveroit-il un seul qui puisse répondre absolument des effets du Mercure, ne sçait-on pas que le temperament & la constitution,

ne sont pas semblables dans tous les hommes, & que tel peut estre disposé à recevoir utilement l'action d'un médicament, en qui un autre causeroit des mouvemens extraordinaires & pernicieux.

C'est pour ce sujet que tous les Auteurs ont écrit diverses formules de remedes pour chaque indisposition particulière, & qu'ils ont ordonné en premier lieu l'usage des plus doux & des plus faciles, afin d'apprendre aux Estudians que la cure des maladies doit estre diversifiée non seulement selon le sexe, l'âge, le temperament, les forces, & les autres dispositions où peu-

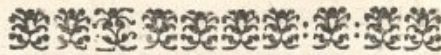
vent estre les malades en les traitant ; mais encore suivant ce qui a esté résulté de l'action de ceux qui ont esté premierement employez.

Aussi quoy que le Mercure ait esté le remede de plusieurs , on sçait qu'il a esté vainement employé pour quelques-uns, & qu'il a mesme esté un poison en quelques autres , parce qu'il s'est trouvé des sujets dans lesquels ses mouvemens ordinaires ont esté empeschez par des obstacles impréveus, & qu'il y a eû des personnes trop foibles ou d'ailleurs trop delicatres pour resister à la grandeur de l'émotion & à la continuité

té des évacuations qu'il excite; Après tout, si chaque maladie n'avoit qu'un seul remede, les Medecins seroient contraints de laisser dans un desespoir asseuré, tous les malades en qui il se seroit trouvé des dispositions contraires à son action; & comme il n'y a rien de plus commun que cette aventure, la Medecine seroit à la fin si sterile, que le peu de secours qu'on en pourroit tirer, deviendrait la cause de son abandonnement.



D



*Nouvelles Preuves de la
verité qui a esté prouvée
dans la Dissertation pré-
cedente.*

A PRES avoir donné de
si fortes preuves de la
verité que je soutiens , je
croyois devoir esperer qu'elle
seroit universellement re-
ceüe ; mais l'évenement n'a
pas remply toute mon espe-
rance : quelques Sçavans
persuadez de l'incertitude
des choses , ont voulu que
leur croyance fust précédée
du doute , & avant que
d'entrer dans mon opinion,

ils ont voulu regarder l'erreur qui luy est opposée, par tout ce qu'elle a de faces avantageuses ; quelques autres gens du nombre de ceux qui ne sont pas assez éclairés, pour porter leur jugement sur des matieres si delicates , ont soutenu opiniâtement que le sentiment d'un particulier , ne devoit pas estre autorisé au préjudice du consentement universel de ceux qui pratiquent la Medecine , ou que du moins on ne devoit point croire que la Verolle pût estre guerie sans Mercure , qu'après s'en estre assuré par des épreuves cer-

D ij

taines & réitérées ; tellement qu'en pensant terminer par ma Dissertation, les disputes que j'ay tant de fois soutenuës dans les Conférences publiques & particulières, je me suis ce semble engagé dans un nouveau combat, puisque plusieurs seroient privez du bénéfice de ma nouvelle Découverte, si le public que j'en ay voulu gratifier, avoit encore quelque lieu de douter de sa certitude.

Entre ces deux sortes de personnes, les premières m'ont proposé un grand nombre d'objections ; mais qui ne valent pas toutes la

peine d'y répondre, parce que la solution de la plus grande part, se trouve dans les choses que j'ay déjà avancées; j'en rapporteray seulement trois, qui semblent les plus considérables, & qui méritent d'autant mieux d'estre réfutées, que toutes les autres n'en sont que des dépendances.

La première est, que si les sudorifiques, les diuretiques & les purgatifs estoient assez puissans pour guerir la Verolle, elle ne seroit presque jamais la suite des autres maladies vénériennes, comme elle l'est ordinairement, puisque ces

D iij

remedes sont employez le plus souvent dans la cure de ces premieres maladies, & qu'estant des moyens suffisans pour l'oster, ils seroient à plus forte raison des preservatifs immancaables pour la prévenir,

Mais sans faire voir que le Mercure mesme n'emporte souvent la Verolle, qu'en poussant seulement ou par les porres, ou par les felles, ou par les urines; il est aisé de détruire cette objection, en examinant seulement les circonstances qui en dépendent: Car en premier lieu, il est certain que quand la matiere venerienne

s'est attachée à certaines parties du corps , de maniere qu'elle y a causé une Chaude-pisse , un Chancre, ou quelques-uns des autres premiers maux veneriens , elle ne penetre les vaisseaux & ne fait la Verolle, qu'après avoir demeuré un temps considerable entre les fibres charneux & membraneux des parties sur lesquelles elle agit , & qu'à faute d'avoir esté repoussée au dehors par les évacuations dont il a esté parlé , puisque les malades en qui ils ont esté raisonnablement dispensés , ne se trouvent ensuite atteint de cette fâcheuse maladie , si

ce n'est en temps qu'elle a esté contractée dans le temps mesme que la cause des autres a esté receüe; ce qui est d'autant plus vray-semblable, que la plus grand' part de ceux qui la souffrent, par exemple après la guerison des Ulceres ou des Chancres veneriens, avoient que ce n'est que par ce qu'ils les ont negligez, ou que ceux par qui ils en ont esté traittez, ne se sont attachez qu'à l'indisposition presente, sans se mettre en peine de celle dont elle pouvoit estre suivie. En second lieu, il faut remarquer, qu'encore que

les preservatifs de la Verolle qui se donnent dans les autres maux veneriens, soient du genre des évacuatifs dont je me sers pour guerir cette maladie, ils ne sont pas neantmoins toujours les mesmes en espee, puis qu'il est plus facile de prévenir une maladie qui n'est pas encore, que de la détruire lors qu'elle est formée, & qu'ainsi les remedes dûs à la preservation de celle-cy, ne doivent pas estre à beaucoup près si puissans, que ceux qui doivent estre employez pour la cure qu'on en doit faire. Enfin il faut demeurer d'accord,

D v

que quand ces remedes ne feroient en rien differens les uns des autres , il y auroit lieu toutefois d'en obtenir des effets plus ou moins considerables , suivant les dozes dans lesquelles ils feroient donnez , le temps durant lequel ils feroient continuez , l'ordre dans lequel ils feroient distribuez , la maniere avec laquelle ils feroient melangez ou preparez , & generalement selon les divers usages qu'on en pourroit faire.

La deuxieme de ces objections est , que si le Mercure n'estoit pas l'unique specifique de la Verolle,

l'Antimoine qui est après
luy le plus puissant des éva-
cuatifs , seroit un remede
presqu'assuré contre cette
maladie.

Trois circonstances qui
ont déjà esté touchées dans
ma Dissertation , servent de
réponses à cette objection ;
La premiere est , que la Ve-
rolle n'estant pas la plus
grande ny la plus opiniâtre
des maladies , c'est mal rai-
sonner que de dire , que les
plus forts évacuatifs doivent
estre ses plus assurez re-
medes. La seconde est , que
la constitution de l'homme
n'estant pas uniforme dans
tous les individus , non seu-

lement un mesme medica-
ment ne peut pas trouver
dans tous des dispositions
propres à rendre son action
efficace ; mais qu'il seroit
mesme dangereux en diver-
sifiant les remedes , de les
donner tous d'une égale
force , puisque ceux qui au-
roient esté salutaires dans
les personnes fortes & ro-
bustes , seroient infaillible-
ment perilleux dans celles
qui seroient tout ensemble
foibles & faciles à émou-
voir. Enfin la troisiéme
est , qu'il est certain que
l'Antimoine peut en effet
guérir la Verolle à l'ayde de
quelques autres remedes ,

comme le Mercure le fait quand on joint à son action, celle des sudorifiques, des dieuretiques & des purgatifs, selon la pratique ordinaire. Il est vray qu'on peut dire, que cette dernière proposition semble estre détruite, par plusieurs experiences qui ont esté faites par des personnes intelligentes ; Mais il est vray aussi qu'elle est establie par un grand nombre d'autres qui ne sont pas ignorées de tout le monde, & que le peu de réussite des unes, peut estre l'effet du mauvais usage qu'on a fait de ce remede, comme

le bon succès des autres, a esté la suite nécessaire de l'employ raisonnable qu'on en a fait. Quoy qu'il en soit, qu'elle raison a-t'on de dire que les grands évacuatifs sont nécessaires pour la guérison de la Verolle ? La matière venerienne qui en est la cause efficiente, passe-t'elle dans le sujet qui la reçoit, en une quantité assez grande pour estre si difficile à épuiser ? bien loin de cela : Quand toutes les parties qui en sont répandues dans un corps verollé pourroient estre rassemblées, elles ne formeroient pas un composé si gros qu'un ci-

ron, & si elle s'unit avec les corpuscules elementaires qui sont à peu près de sa nature, par exemple les acides, & qu'elle les agite d'une maniere propre à causer comme elle tous les accidens de la Verolle, il ne s'ensuit pas qu'on doive ôter tout ce qu'il y a alors d'acides dans le corps, puisqu'elle ne les rend vénéneux qu'en téps qu'elle leur donne une agitation extraordinaire, & c'est assez de la pousser dehors avec ceux à qui elle s'est plus intimement jointe, pour redonner aux autres le mouvement moderé qui leur est naturel;

est-ce que cette matiere cause la pourriture des humeurs dans lesquels elle se trouve meflée, & qu'il soit ainsi absolument neceffaire de les évacuer pour rendre le corps sain: rien moins que tout cela, parce qu'elle est acide, elle peut plutôt les préserver de cet accident, & si elle corrompt toute la masse du sang en desunifiant ses parties par la fermentation qu'elle y excite, ce n'est pas à dire qu'on doive vider pour ce sujet tous les vaisseaux qui le contiennent, puis qu'on ne le pourroit faire sans ôter la vie, & qu'il suffit à mesure

qu'on s'efforce de chasser la cause de cette defunion , de procurer la generation d'un sang plus naturel par l'usage des bons alimens ; en un mot , n'est-ce point qu'elle s'attache toujourns aux parties solides , dont il est bien plus difficile de la détacher , que de pousser dehors les parties heterogenes , qui en se meslant dans les humeurs , font la pluspart des autres maladies interieures ? cela est encore moins veritable ; on sçait qu'elle ne fait la Verolle que quand elle est répanduë dans le sang , & qu'elle est d'elle-mesme d'une nature propre à

s'étendre dans les substances liquides , & à se laisser entraîner à leur mouvement. C'est d'où vient que j'ay observé en pratiquant , que quâd cette matiere n'est plus dans les vaisseaux , & qu'elle a esté déposée dans les parties charneuses , on peut guerir la Verolle avec beaucoup de facilité ; mais qu'au contraire la cure en est tres-difficile , lors que cette mesme matiere est encore répandue dans toute la masse du sang. Il faut donc conclure que la guerison de cette maladie dépend plutôt des propres qualitez de ses remedes , que de

l'extrême degré de force qu'ils peuvent avoir. Ce qui est une observation d'autant plus importante pour la Medecine , que dans les maladies mesmes dont les causes ne peuvent estre ce semble détachées sans effort , comme sont par exemple la Peste , les Fievres malignes , l'Hidropyfie , & les Ecouelles ; on cause souvent la mort à ceux qui les souffrent , quand on essaye de les oster tout d'un coup par des medicamens violens , au lieu qu'on les voit bien des fois heureusement terminées , à ceux en qui on a provoqué des évacuations

plus douces , mais reïterées.

La troisiéme des objections auxquelles je dois répondre est , que si pour guerir la Verolle dans un temps presque certain & limité , comme on fait avec le Mercure , il suffisoit de pousser la matiere morbifique par les porres , par les urines & par les selles , on pourroit aussi par les mesmes moyens oster dans un temps assez préfix , les Fièvres & toutes les autres maladies qui dépendent de la corruption du sang , ce qui ne s'accorde pas à l'expérience.

Bien que cette objection

se détruise par elle-mesme, non seulement en ce que le Mercure donné dans une doze propre pour la guérison de la Verolle, agit assez différemment dans les divers sujets qui le reçoivent, pour ne pouvoir pas limiter le temps de son operation; mais d'ailleurs parce qu'il n'emporte souvent cette maladie, qu'après en avoir réitéré plusieurs fois l'application. Je veux neantmoins en examiner jusques aux moindres circonstances, afin de ne laisser aucun scrupule dans l'esprit de ceux qui pourroient estre préoccupés de l'opinion commu-



ne. Je dis donc premièrement , que comme nous sommes beaucoup plus affeurez des voyes par où les sudorifiques , les diuretiques & les purgatifs doivent pousser les superfluitez du corps, que de celles que le Mercure doit traverser (qui comme on sçait produit quelquesfois des évacuations bien opposées au flux de bouche) de mesme nous pouvons déterminer plus facilement , le temps dans lequel ces évacuations communes peuvent produire l'effet qu'on en espere, que celuy qui peut suffire à ce mineral pour emporter

route l'impureté receüe. En second lieu, je soutiens qu'il n'y a aucun rapport entre la nature de la Verolle, & celle des maladies qu'on a voulu luy comparer, puisque dans celle-cy la corruption du sang ne consiste, comme j'ay dit, que dans la desunion de ses parties, & que dans les autres elle n'est autre chose que la pourriture de cette humeur, outre que dans la maladie que je viens de nommer, la premiere intention curative est la destruction de sa cause, & que dans les autres au contraire, & par exemple dans la Fièvre, c'est la cessation de

l'effet , je veux dire de l'incendie que la matiere fiévreuse a allumée par tout , en remuant les parties du sang d'une maniere extraordinaire. Après tout , personne ne peut douter , que si on pouvoit toûjours sans peril , traiter la Fièvre à peu près comme la Verolle , c'est à dire , en s'attachant simplement à pousser au dehors la matiere qui la cause , on pourroit bien à quelques jours plus ou moins , marquer le temps de sa guérison , puisque ceux qui sont assez hardis pour donner aux febricitans , les remedes empirics qui peuvent oster
tout

tout ensemble la cause & l'effet de leurs maux, les tuënt ou les guerissent inmancablement en cinq ou six jours au plus.

Mais si les réponses que je vient de faire, font voir que les sçavans ne m'ont rien objecté qui puisse subsister, il n'y a qu'à se ressouvenir des peines du flux de bouche, des méchans effets de la retraite qu'il demande, & des malheurs qui en sont si souvent les suites, pour connoistre le peu de raison qu'ont eû les autres personnes dont j'ay parlé, de resister si opiniâtement à la verité que j'ay

E

soûtenuë, puis qu'après l'avoir establie par l'autorité, par le raisonnement, & par l'experience ; La seule consequence que j'en tire, est qu'on peut traiter les Verollez avec des remedes aussi doux, aussi faciles, & aussi assurez, que ceux de l'usage ordinaire sont violens, defagreables & dangereux ; Mais bien qu'ils ayent bouché les yeux a de si pressantes considerations, & que les avantages que j'ay opposez à tant de disgraces, n'ayent pû les toucher assez vivement pour estre persuadez, j'espere au moins de les convaincre

par un moyen extraordinaire , puis qu'il est constant que la preuve des témoignages que je leur vais donner doit passer pour incontestable.

Monsieur Collichon Musicien demeurant au Fauxbourg S. Victor , dans le Cul de sac des nouveaux Convertis , assurera qu'au mois de Mars 1674. venant souvent chez moy comme amy , il y vit un jeune Gentilhomme Bourguignon qui estoit dans les remedes , & qui luy avoüa qu'après une chaudepisse opiniâtre qui estoit degenerée en gonorrhée habituelle ; Il s'estoit

E ij

apperceu de la Verolle, par deux tumeurs qui parurent durant quelques jours dans les deux aînes, & qui s'étant abaissées, furent suivies de la cheute de ses cheveux, de douleurs violentes & nocturnes, & de plusieurs petites pustulles en differents endroits de la peau; nonobstant quoy je le traité sans retraite & sans mercure, & le renvoyay parfaitement guerit & content, après cinq semaines de pensemens.

Monfieur Auvry le fils, demeurant rue Jean-pain-molet, & sçachant tres-bien parler la langue An-

gloise , témoignera qu'au
mois de Fevrier 1676. un
Gentil-homme Anglois à
qui il servoit quelquefois
d'interprete , se vit icy at-
teint de la Verolle qu'il
avoit contractée en son
pays , & qui fut reconnuë
par plusieurs chancres , ul-
ceres & veruës qui se for-
merent à la verge & sous
le prepuce , sans aucun nou-
vel attouchement de fem-
mes , & qui furent accom-
pagnez de douleurs fixes à
la teste , & mobiles dans les
autres parties du corps ; de
laquelle maladie je traitay
ce Gentilhomme avec tant
de douceur , que pendant

l'usage des remedes , il cou-
choit , mangeoit & jouïoit
tous les jours à la paulme
avec ses compatriottes sans
en paroistre plus malade ,
nonobstant quoy il se trou-
va guery en un mois de
temps avec tant de satis-
faction , qu'il m'envoya
payer & remercier deux
mois apres avec beaucoup
d'honnesteté & de recon-
noissance , bien qu'il luy
eût esté facile en cas de
mécontentement, de se dis-
penser du payement qu'il
me fit , n'ayant seulement
que sa bonne foy pour as-
surance.

Monfieur Fortier Bar-

bier Perruquier , demeurant au quartier saint Germain des Prez , rue des Boucheries près la Foire , & parlant aussi fort bien Anglois , est encore témoin du traitement qui vient d'estre marqué , & attestera de plus qu'en 1673. il me mit entre les mains un autre Gentilhomme Anglois , atteint non-seulement d'une vieille gonorrhée , mais de la Verolle mesme , qui se manifesta par des pustulles & des dartres malignes dont il avoit le corps tout couvert , & par deux ulceres virulens , l'un occupant toute la circonference de l'a-

E iiij

nus , & l'autre estant situé sur le gras de la jambe droite , desquelles maladies je le traitay encore sans re-
traite & sans mercure , & le renvoyay entierement guery en six sepmaines de temps ; ledit Sieur Fortier en estant assuré par plusieurs lettres , que ce Gentilhomme luy a écrite depuis qu'il est de retour en Angleterre.

Monfieur Meaulme Marchand de Tapifferies , demeurant rue de la Huchette à l'enseigne de la Fleurs de lys , assurera qu'il m'adressa vers la fin de l'année 1676. un Gentil-homme

Champenois de ses amis,
qui estoit tout ensemble
vieux , hidropique , caco-
chime , tabide & jugé ve-
rollé par plusieurs Chirur-
giens , qui l'avoient con-
damné à souffrir le flux de
bouche comme un écueil
inévitable , tant à raison
des douleurs qu'il souffroit,
qu'à cause d'un chancre ve-
nerien dont il avoit negli-
gé de se faire traiter , &
qui après avoir attiré sur la
verge beaucoup de surper-
fluitez qui l'avoient tume-
fiée extraordinairement , a-
voit causé un phimosis , &
s'estoit acrû de maniere ,
qu'il avoit rongé toute la

E. v.

circonference du prepuce, tellement qu'il estoit devenu énorme, tant à cause de sa grandeur excessive, qu'à raison des inégalitez & de la dureté de son fond & de ses bords, & que cependant ce malade se vit tout ensemble guerit de ses maladies Veneriennes, & beaucoup mieux de ses autres indispositions, apres l'avoir pensé seulement durant deux mois, & cela avec des remedes si aisez, qu'il n'a pas manqué un seul jour de sortir & de boire avec ses amis; ce qu'il aimoit extremement.

Monfieur de Chabane

Garde du Roy , logé ordinairement rue des Noyers au Chapeau rouge, est encore témoin des maux & de la guerison de ce Gentil-homme. Monsieur de Beauregard aussi Garde du Roy , logé rue de la Huchette à l'Annonciation, & Monsieur Ruynault Advocat en Parlement , demeurant rue Percée à l'image S. Michel , sont aussi convaincus du bon succès que mes remedes ont eû en sa personne , bien qu'ils n'ayent pas veus l'estat où il estoit lors que j'entrepris de le traiter.

Monsieur Prioust, nepveu

E vj

& Maître Clerc de Monsieur Prioult Procureur en la Cour, demeurant près le Port S. Landry, peut rendre témoignage de la guérison d'un Gentilhomme de Normandie qui avoit la verolle, & de la liberté qu'il a eüe de faire ses affaires, durant tout le traitement que je luy ay fait, quoy qu'il eût esté jugé atteint de cette maladie, à cause des autres maux veneriens dont elle avoit esté précédée, & de l'opiniâtreté des douleurs fixes & nocturnes, dont il estoit continuellement tourmenté depuis long-temps, sans

y avoir pû trouver de remedes.

Monfieur Brayer, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris & Medecin tres-fameux, ſçait que j'ay traité & guery une femme de qualité & tres-delicate, qui avoit eſté jugée atteinte de la verolle par luy & par deux Chirurgiens tres-experts, & cela par des remedes aſſez doux, pour n'en avoir reſſenty aucune incommodité, & aſſez efficaces pour luy avoir oſté ſon mal en moins de cinq ſemaines.

Monfieur de la Pouyade
Gentilhomme du pays de

la Marche , logé sur le Quay des grands Augustins près l'Hostel de Luyne , & qui a mangé chez moy durant six mois comme amy, assure qu'il y a veu pendant ce temps un grand nombre de Verollez, traitez & radicallement gueris sans retraite, sans mercure, & sans flux de bouche.

Monsieur Gayant Docteur en Medecine de la Faculté de Paris , & Medecin ordinaire du Roy, est témoin de la guerison d'un Gentilhomme de ses amis qu'il m'avoit mis entre les mains , que je traitay sans mercure , & que

nous avons jugé verollé, à cause de plusieurs pustules d'un caractère venerien qu'il avoit à la teste & au frond, d'un ulcere dans l'uretre, & de plusieurs autres circonstances considerables tirées des dispositions precedentes.

Messieurs les Chevaliers de Luçan, de Blincourt & d'Aunueil, tous trois Capitaines de Chevaux legers dans le Regiment du Mestre de Camp general, font aussi témoins du mal & de la guerison de ce malade.

Monfieur Cluet Exempt, demeurant rue de Mouffy

prés le Cimetiere de S. Jean,
a veu chez moy l'année
derniere plusieurs Verollez
traitez comme les prece-
dens , qui en sont fortis
bien gueris & tres-satis-
faits , entre-autre un Gen-
tilhomme de ses amis qu'il
m'avoit mis entre les mains;
parce qu'après avoir esté
mal traité d'un chancre
sous le prepuce , la Verolle
s'estoit manifestée par tant
de pustulles, qu'il en avoit
le corps tout couvert , le-
quel recouvrit entierement
sa santé en un mois de
temps , quoy qu'il fût vieil
gouteux & fort replet.

Le nommé Deschamps,

Compagnon Chirurgien, demeurant dans les Peres de l'Oratoire de la rue S. Honoré, assure que pendant trois années qu'il a demeuré chez moy, il y a veû un tres-grand nombre de Verollez traitez & gueris en la maniere auparavant dite.

Le nommé Bouchart, nepveu de Monsieur Jouvenel, Marchand Libraire demeurant rue de la vieille Bouclerie, témoignera aussi que pendant six mois qu'il a demeuré chez moy, il y a veu cinq personnes de qualité qui estoient atteintes de la Verolle, pensées

& gueries avec autant de facilité & de succès que toutes celles qui viennent d'estre marquées ; au reste comme il y a peu de gens affligez de cette maladie, qui soient assez reservez pour ne se declarer à personne, lors qu'ils se voyent tombez dans ce desastre, il y a encore plusieurs Confidens qui sont témoins oculaires d'un grand nombre de semblables cures, dont j'aurois pû marquer icy les noms & les demeures ; mais parce qu'ils sont ou amis familiers, ou domestiques de ceux qui ont esté gueris, il seroit à crain-

dre que leur rapport ne découvrît ce qui doit estre caché ; C'est d'où vient qu'outre l'obligation où font tous les Chirurgiens de taire les noms des Malades , je me suis encore imposé pour loy inviolable , la maxime de ne jamais declarer la moindre des circonstances, qui pourroient averer le secret qui m'a esté confié.

F I N.

